

Le Point du Jour

Les journées de l'E.C.F., avant, pendant, après

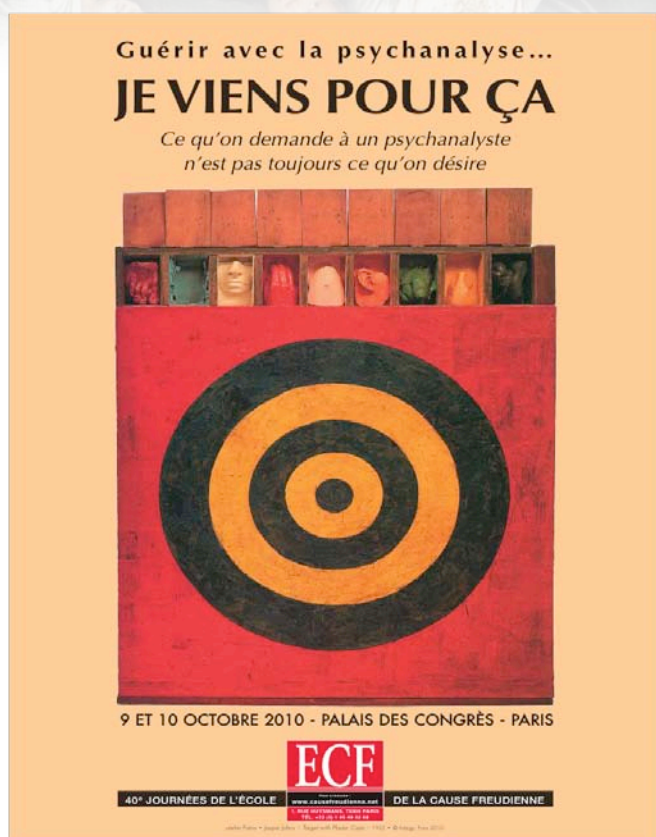
APÉRIODIQUE — 3 OCTOBRE 2010 — N°16

OÙ EN SOMMES-NOUS?

J-6 ! Ce rendez-vous annuel des Journées de l'ECF à Paris est attendu, comme le montre les inscriptions qui continuent à un bon rythme. Les difficultés éprouvées par quelques uns à s'inscrire en ligne seront résolues au cas par cas. Le secrétariat de l'ECF joue ici pleinement son rôle et le trésorier saura considérer chaque situation avec attention. Des messages nous sont parvenus faisant état de la difficulté financière rencontrée par certains en cette rentrée pour s'inscrire. Signe des temps économiques difficiles. Nous rappelons qu'un prix d'inscription réduit (50 €) est accessible aux étudiants et aux personnes en recherche d'emploi qui doivent le signaler. Elles peuvent envoyer leur bulletin et un chèque au secrétariat de la rue Huysmans ou pourront le faire sur place en arrivant au Palais des Congrès à partir de 8 heures le samedi. Les travaux commenceront à 9h30.

J'ai pu le constater en assistant à la réunion de la commission d'accueil et des Sylphes, nouvelles mutation des Anges - tout sera en place pour nous guider et nous venir en aide pendant ces deux jours au Palais des Congrès. Des pauses sont prévues dans la journée du samedi permettant les échanges et le passage toujours prisé par la librairie dont Phippe Bénichou, le responsable nous assure qu'elle sera fournie. Vous y trouverez en particuliers le livre de Gérard Garouste qui sera notre invité dimanche matin et le film de Judith Du Pasquier « Face au SIDA » dont des extraits avec l'autorisation expresse de son auteur, serviront de support à une conversation sur les relations contemporaines de la médecine et de la psychanalyse. Enfin pour ceux qui le souhaitent, il y a encore des places pour la soirée, cocktail et danse, sur un bateau amarré près de la Tour Eiffel. Voilà donc quelques raisons supplémentaires, s'il en fallait, pour dire Je viens pour ça aux 40^{ème} Journées de l'ECF.

Jean-Daniel Matet



INSCRIPTIONS A LA SOIRÉE DU SAMEDI OUVERTES SUR LE SITE DE L'ECF
NOMBRE DE PLACES LIMITÉES – p. 2

Inscriptions aux 40^e Journées de l'ECF – Paris 2010

Les inscriptions se font sur le site www.causefreudienne.net ou par voie postale en envoyant le bulletin que vous trouverez en dernière page de ce numéro. Affiches et bulletins d'inscription ont aussi été adressées par voie électronique aux inscrits de la liste ecf-messenger et en format papier avec la dernière *Lettre mensuelle* qui présente les Journées dans la logique du travail des ACF.

AU SOMMAIRE DU LPDJ N°16

Inscription à la soirée du samedi	p. 2
Pierre Naveau Le petit jeu	p. 3
Pascal Pernot Depuis Lacan la demande n'est plus la même Et pendant ce temps-là sur Twitter...	p. 3 p. 4
Serge Cottet Un sujet sans symptômes	p. 5
Alain Gentes C'est ça !	p. 5
Philippe De Georges Entre « ça » et « ça »	p. 6
David Oger Se découvrir Sujet	p. 7
Luc Garcia Temps et parties	p. 7

Le Point du Jour publie vos contributions : 1000 signes sur le thème des Journées.
Rejoignez les participants au petit jeu de Pierre Naveau ! Quel a été votre « Je viens pour ça », et pourquoi à ce moment-là ? Des textes courts et concis sur le thème des Journées, des références, des notes de lecture, etc., sont aussi attendus pour alimenter le débat lpdj-ecf@orange.fr

CA NE DURERA PAS TOUJOURS !

Les inscriptions en ligne aux 40^è Journées de l'ECF et à la soirée Maxim's cesseront mercredi 6 octobre au soir.

Le grand travail de la mise en forme des fichiers des inscrits commencera alors. Il n'y aura plus qu'une possibilité pour les retardataires : s'inscrire sur place samedi 9 octobre en venant très tôt. L'accueil débutera à 8h15.



Pour ceux qui n'auront pas encore leur inscription à la soirée Bateau Maxim's mercredi soir, nous ne pouvons rien garantir :

s'il reste des places, oui il sera possible de s'inscrire samedi dans la journée,

s'il ne reste plus de places, ce sera trop tard !

Le petit jeu a du succès. *Le Point du Jour* invite ses lecteurs à prendre part à ce “jeu”, ou à cette “épreuve”, comme l'on voudra : Il s'agit, en choisissant un pseudonyme, de dire, très brièvement, en trois ou quatre phrases, pas plus surtout, sur le mode du *Witz*, si possible, de quoi a été fait votre “Je viens pour ça” et pourquoi le pas a été fait à ce moment-là. L'intérêt de ce “jeu” vient de la pointe, de la brièveté du propos. Au-delà de quatre phrases, la contribution proposée ne pourra pas être acceptée. Pierre Naveau

(les contributions 1 à 74 se trouvent les Points du Jour précédents)

75 – Qu'est-ce que j'apprends ? Qu'après leurs Journées, où ils se demandent encore pourquoi on vient les voir, ils vont aller s'amuser dans un navire sur la Seine ? C'est le pompon ! Parce qu'en plus de tout ce que je lui suppose, *Elle* sait aussi danser et s'amuser avec sa bande ? Ça alors ! Et c'est pour ça que je la paye ? Bon, si devenir analyste est pouvoir aussi acquérir et partager un gai savoir, alors je sortirai de ma tour d'airain pour voir ça ! Ça vaut le détour. Et que Acrisios me pardonne ! Moi, j'irai pour ça ! - *Danaé chez le psy* (3)

76 – L'angoisse, dès que je prononçais “Et vos parents ?” ; et, ailleurs, mes cris, signes que j'étais “hors de moi” - l'insupportable et la honte. J'avais découvert la psychanalyse en cours de philosophie, puis sur les ondes – l'attente. Psychanalyste, elle participait à une réunion médicale – l'accroche. J'arrivais à la première séance, terrorisée. L'angoisse disparut, j'en ris. Les cris se turent. Et, aujourd'hui, l'écriture ? Mais, je n'étais pas venue pour ça ! - *Plumetis*

77 – Je suis venue pour parler de ce qui m'angoissait et me faisait pleurer. Et, il y en avait ! Je viens pour lui dire et lui montrer que je l'aime – plus que tout. Et, comme il est “bouché”, je reviens, encore et encore ! - *La Madeleine-au-Brouillard-de-Larmes*

78 – Au secours ! “Vite la psychanalyse” fut le dernier recours du sujet en proie à un soudain *débobinage* hystérique du corps et de ses fonctions vitales, dans une jouissance éminemment déterminée au jeu de “Trompe-la-mort”. Elle alla voir le psy, son voisin, brandissant l'étendard d'un “Je n'en veux rien savoir” massif, sur l'air d'un “J'ai tout pour être heureuse”, consciencieusement construit. Depuis, toute urgence du “Pour ça” passée, d'une contrée à l'autre, de divan en divan, elle débroussaille. Ça continue. Ça dure encore. - *L'analyste-analysante Lamda*

Depuis Lacan la demande n'est plus la même

Pascal Pernot

Éclairant le fait que c'est avec l'offre que l'on crée la demande, Lacan montre celle-ci orientée par les modes de « présence de l'analyste » qui fait l'offre. Être en place de semblant d'objet et de symptôme déterminent l'offre, orientent l'accueil du névrosé comme du psychotique.

Lacan va plus loin que Freud en affirmant que, chez le névrosé, le « fantasme (...) se réduit à la pulsion, la demande de l'Autre prenant fonction d'objet » (*Écrits*, p. 823). « Ce qu'il demande est que l'Autre lui demande quelque chose » (*Séminaire XIV*, 15.II.1967), « l'analyste étant appelé pour donner une fausse apparence de suture » (*Séminaire XII*, 6.I.65).

X vient pour que « ça » s'arrête : il est toujours entre deux femmes et ce n'est pas le fait d'en séduire une troisième, la semaine suivant notre premier entretien, qui le soulage. Ce n'est pas dans le n+1, mais plutôt dans ce qui gît entre deux haines que le trou qu'il me demande de suturer se situe. Il profite de sa « vocation » d'éditeur de musique vocale pour devenir « l'homoinzin » de deux chanteuses en même temps. Quelle est cette « vocation » ?

Un rêve interprète une intervention sur laquelle une séance est levée : « Qu'est-ce que vous me chantez là ? ». Le rêve lui fait revenir ce souvenir : Il a quatre ans. Le soir, au coucher, souvent son père est absent, parti chez une maîtresse qui soutient son amant dans un désir de vivre vacillant, d'où émerge surtout la haine envers la mère. Celle-ci vient

« endormir » les questionnements de X sur cette haine et sur celle qu'il sent chez sa mère vis-à-vis de la maîtresse. « Alors qu'elle me chantait des chansons, sa voix me ravissait. Elle me demandait de m'endormir, j'étais seul avec elle à la maison ».

Il rompt avec la femme qui, par la langue qu'elle parle, lui évoquait sa mère. Lui restent sa vocation, la « voix de Carmen » de sa compagne devenue unique et avec elle un certain désarroi : elle ne lui demande rien.

« L'analyste supporte une moitié du symptôme, c'est lui qui en a la charge, sans lui, il n'y aurait pas de symptôme achevé » (*Séminaire XII*, 5.V.65). Y vient déposer ça : sa femme demande il ne sait quoi, il est persécuté. Les paroles de sa femme lui paraissent à double sens et le visent. Il interroge le ton de la voix pour cerner ce qu'on veut de lui. Il en connaît un bout ... il est preneur de son. La moitié du symptôme que j'aurai à construire avec lui consiste à accuser réception du savoir faire dans les prises de son qu'il réalise professionnellement et qui lui permettent de distinguer la personne qu'il enregistre et lui-même en laissant de côté le décryptage du double sens. Sa femme le quitte, les doubles sens aussi. Avec l'analyste, lui reste, comme il le dit, un témoin en « off », auprès duquel il demande aujourd'hui à continuer de construire sa façon de ne prendre « les sons de l'Autre qu'en sens unique ».

Et pendant ce temps-là sur Twitter... Episodes 2 et 3/3

Mariana Alba de Luna, alias @aubedelune, a lancé sur Twitter un micro-trottoir à partir du titre de nos prochaines Journées. Quelques badauds de Twitter, lacaniens ou pas, se sont proposés pour répondre. Voilà le tweet initial et les tweets qu'il a provoqué :

@Jeannerennes: Je suis venue et : père, un père, et passe
@rickost: @aubedelune I agree. Ce n'est pas une cure !
Plutôt une traversée du désert-jouissance ! Reste un dessert imprévu et singulier à chacun
@pensezbibi: Difficile de guérir du mal de vivre surtout que... parfois, pour moi, ce mal fait du bien.
@greypilgrim2003: @aubedelune Exacto. Una promesa que se desvanece...
@aubedelune: @greypilgrim2003 Para dejar lugar à la promesa propia de SER... ? de un por-venir...
@greypilgrim2003: @aubedelune Si, de un porvenir sin ilusión...
@aubedelune: @greypilgrim2003 Bonito... en un texto yo hablaba de "dilusion" = entre désillusion y dilution
@greypilgrim2003: @aubedelune De un por-venir Sin ilusión pero con entusiasmo...
@nathaliegl: Qu'il n'y a pas une minute à perdre et que ce sera long et passionnant !
@nathaliegl: Qu'il n'y a pas une minute à perdre pour arracher au ça ses secrets et beaucoup de patience a avoir pour supporter qu'il résiste.
@aubedelune: @nathaliegl Oui, arracher au ça ses secrets c'est une longue bataille ! C'est pour ça que les marchands de la santé "easy" profitent.
@Julie_adore: Euh... rien.
@aubedelune: @Julie_adore Ce n'est pas rien, ça ! Merci !
@Julie_adore: @aubedelune C'est un truc européen, en Russie on boit !
@caroleblancot: Qu'il me faudrait le temps de t'écrire un article de 10 pages pour te répondre... et que là, ce n'est pas possible.
@aubedelune: @Julie_adore Et ça guérit, ça ?
@Julie_adore: @aubedelune Et la psychanalyse, ça guérit peut-être ?
@aubedelune: @Julie_adore Il semble qu'en partie, oui. En tout cas on vit sa vie sans besoin de s'auto détruire.
@Julie_adore: @aubedelune Question de mentalité encore une fois.
@aubedelune: @Julie_adore Merci en tous cas.
@Julie_adore: @aubedelune De rien.
@aubedelune: @Julie_adore LOL ! Ça finit comme ça commence... C'est presque idem en analyse, sauf qu'on a fait un mega bougé !
@Julie_adore: @aubedelune Sauf que là ça nous a coûté... rien, et en analyse, beaucoup.
@aubedelune: @Julie_adore Oui ! La mise en vaut la chandelle ! Et même une vodka a son prix à payer !
@Pierrederuelle: Je suis allé voir une psychanalyste lacanienne pendant quelques semaines. Le plus difficile est de formuler ses problèmes.

@Julie_adore: @aubedelune Ou encore mieux : coup de fil à maman.
@Pierrederuelle: Mais j'ai eu trop peur que ma psyché soit des truites.
@aubedelune: @Pierrederuelle Ja, ja, ja ! Mais peut être que la dame en question s'y connaissait en pêche à la ligne ou à la mouche !
@necessepas: Guérir de moi-même, je sais bien que c'est impossible, mais qd même, vous n'auriez pas une petite idée ?
@aubedelune: @necessepas Ah là tu touches à l'impossible, oui ! lol ! Un saut à l'élastique ?
@caroleblancot: Ça m'inspire => "j'ai bien fait de venir ici alors" #psychanalyse
@Pierrederuelle: Quand j'ai vu que ça coutait un bras – pourtant elle ne s'y prenait pas comme un manche – j'ai passé la main.
@nouage: Guérir avec la psychanalyse au XXI siècle? Rester libre penseur dans un monde qui dé-pense...
@VRdriguez: La surprise de la rencontre avec un désir qui n'est pas Tout-Terrain, le désir de l'analyste.
@VRdriguez: Une voie qui n'a d'équivalent que l'art. Le singulier qui rencontre son époque et qui l'interprète.
@VRdriguez: Quand j'étais petit, j'ignorais que cela existait : quelqu'un qui te prend au sérieux de ton désir.
@nouage: Guérir avec la psychanalyse au XXI siècle ? Se passer de son passé pour mieux s'en servir...
@VRdriguez: Si ce que tu as à dire n'est ni vrai, ni bien, ni utile, pourquoi vouloir me le dire ?
@aubedelune: @VRdriguez Pour le déposer quelque part et pouvoir l'entendre...
@nouage: Guérir avec la psychanalyse au XXI siècle ? Se faire responsable de sa dinguerie...
@VRdriguez: @aubedelune Oui, c'est presque une formule de l'amour de transfert
@nouage: Guérir avec la psychanalyse au XXI siècle ? Parier sur son être de femme... (travail en cours...)
@nouage: Allez, je repars gaie rire !
@fources: Pour guérir de l'idée de guérir, et encore n'est-ce pas tout à fait ça, car on ne guérit pas, de ça non plus.
@bonfra: Là où c'était "la maladie", gît le plus précieux de mon être que j'ai confié à un autre pour qu'il m'en débarrasse. Peut-être...
@bonfra: Trouverai-je un nom à cette chose ?
@bonfra Cela m'évoque aussi la théorie de l'incurable (JAM) à lire absolument.
@sevelaurent: je viens pour ça, ça n'existe pas, je ne pense qu'à ça, j'oublierais tout sauf ça, bon je dors.
@allerarome: "je viens pour ça", je viens pour ne plus avoir à dire pourquoi.

Un sujet sans symptômes..

Serge Cottet

Nombre de témoignages le confirment : mis à part les demandes motivées pour un symptôme douloureux et encombrant, il nous arrive des sujets sans symptômes; que demandent-ils ?

Un médecin de quarante ans vient nous voir sans demande formulable, sauf une difficulté à terminer un travail universitaire (signifiant du transfert à notre personne) poursuivi en dilettante, sans nécessité professionnelle. Manifestement sa demande est intransitive : il me demande.

Ce sujet touche à tout, y compris à Lacan, n'est pas particulièrement inhibé. D'origine étrangère, très « intégré » en France, il n'a de souci qu'avec ses maîtresses. Une fille née d'une liaison fortuite restée au pays ne sollicite guère son sens de la responsabilité. En fait il n'est responsable de rien.

Ses origines, très singulières, interdisent de recourir à un quelconque déterminisme culturel, valeur en hausse aujourd'hui pour servir à d'exécrables fins.

Les origines du sujet tissent en effet un destin inexorable, comme on dirait d'une conjonction astrologique, élevant au paradigme les retombées d'une faute familiale.

Lui-même est né d'une relation illégitime, clandestine, entre un prêtre et une bonne soeur; un homme de dieu suborneur, détournant une femme de dieu, double faute faite de tromperie et de parjure ; rencontre singulière, improbable, transgressive : on dirait que ce père impénitent est comme l'algorithme de son destin. Héritant des péchés du père il ne saurait pourtant se poser en victime tant les bénéfiques de cette filiation fatale sont appréciables : un modèle par la négative ;

car il est lui-même irresponsable comme père, sans loi dans sa vie amoureuse, additionnant les déceptions qu'il inflige à ses maîtresses, imposteur dans son travail au titre d'être toujours en formation ou en quête d'un diplôme à valider.

C'est « l'enfant de ça » comme disait naguère, faute de mieux, un psychanalyste de l'Institut ; de fait il vient « pour ça » mais ne peut le dire ; anxieux de voir son inconscient réduit à cette fatalité. Tirons faveur de la formule lacanienne si adéquate en l'occurrence: « en fait l'inconscient « c'est pas ça », ou bien « c'est ça, mais à la gomme ». Jamais aux p'tits oignons». (Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil 2001, p.333). Dans son cas, c'est le moins qu'on puisse dire.

Le sujet aperçoit cette aliénation fatale, et l'orientation qu'elle donne à sa vie, comme l'alibi de sa jouissance.

Il s'interroge à nouveau sur le sens de sa démarche analytique et me demande si j'ai la réponse. Je lui dis que la vraie question est : comment compte-t-il se servir de l'analyse, lui suggérant le rôle actif dans sa manœuvre du transfert.

Le sujet est surpris par la référence à l'utile, à l'instrumental, qui tranche avec l'idéalisation dont l'analyse est l'objet, sorte de signifiant divin, suppléance non pas au nom du père (il n'est pas fou) mais au Dieu qui a fermé les yeux sur pareil pécheur. On lui signifie alors que la psychanalyse ne peut tenir lieu de religion pour le fils, ni l'absoudre.

Le sujet, toujours sans symptôme, convient alors qu'il a à guérir de cette illusion même.

C'est ça !

Alain Gentes

Hector est venu, à quatre ans, parce que ses parents l'ont amené au cabinet du psychanalyste, pour y traiter sa condition « autiste », autrement dit son mutisme - exigence du père - et sa violence - motif de la mère. Et ce, en attendant ... qu'une place se libère en hôpital de jour !

Au commencement était alors la séquence suivante, répétée sans cesse et ponctuée, de ma part, par un banal "*c'est ça !*" : il déplaçait un par un, à tour de rôle, sur le divan, d'un point à un autre, quatre animaux jouets en émettant des sonorités variables. Ajoutons que cette séquence s'ouvrait et se fermait toujours de la même façon : il prenait une vache en peluche qu'il jetait derrière le divan au début, et qu'il allait reprendre à la fin. Quelque chose en trop était donc, toujours, à soustraire au regard.

Vient un jour où tardant, par ennui sûrement, à dire ma

partition "*c'est ça*", Il s'arrêta net et leva la tête vers moi pour la première fois. Je souris, et après un temps, dis le mot *attendu*, et il reprit son travail. Ainsi, d'une certaine manière, suis-je né pour lui ! Je décidai, par la suite, de suspendre de temps en temps mon dire, de telle sorte qu'il puisse le supporter, opérant ainsi un moins de mon côté.

Un jour de suspension, plus longue peut-être que d'habitude, il anticipa mon énonciation et dit, à ma place, "*c'est ça*", avant de poursuivre. Il paraissait se suffire à lui-même avec cet "*avablement*" de l'énonciation nominative de l'Autre.

J'appris, par sa mère, l'usage génératif qu'il faisait à la maison de ce "*c'est ça !*", à la fois opérateur et produit de nomination. Ainsi avais-je été nommé, *in absentia*, Monsieur *C'est ça !* pourrait-on dire. Monsieur sait ça ? .../...

Il s'ensuivit une diminution appréciable de la violence, en même temps qu'une sortie du mutisme. Mais y avait-il vraiment mutisme ? Je serais plutôt tenté de dire que le gazouillis de cet enfant, en séance, était à la hauteur du dire de Lacan à Genève : « ... *Mais vous ne pouvez pas dire qu'ils ne parlent pas. Que vous ayez de la peine à entendre, à donner sa portée à ce qu'ils disent, n'empêchent pas que ce sont des personnages finalement plutôt verbeux.*¹ » Et de plus, ajouterais-je, plutôt travailleurs ! Hector s'activait en effet à greffer des sonorités sur des objets manipulés, insérés dans des déplacements, des voisinages ou contiguïtés. Ça nomme plus que ça ne représente.

Nomination donc, qui pacifie quelque peu, par un écoulement de jouissance de l'objet réel vers ce qui l'indexe : S_1 coagulé à l'objet r ! ou peut-être, l'inverse, qui sait ? Il s'agit, en tout cas, d'une opération métonymique ne délivrant encore aucune signification, aucune représentation - sinon celles prises, sans voile, par le regard ou la voix. Il prend alors un certain plaisir, répétitif à nommer à partir de sa *lalangue*, et devient *apte* au service pédagogique de l'autre. C'est le temps des cerises scolaires qui ne sont pas loin pourtant d'être un enfer pour lui : il me fera vivre en séance ce que probablement lui-même vivait en classe. Ainsi passera-t-il de longs mois à me faire la classe, exigeant et évaluant férocement écritures et dessins ! Une route se construit : de la manipulation par lui des animaux jouets à leur dessin par l'Autre. Un glissement, une passe, s'effectue du réel des objets à leur image par le truchement de l'Autre, sa trace, c'est-

à-dire son "*c'est ça*" inaugural. Hector se mit un beau jour à dessiner lui-même de la même façon qu'il prit en charge le "*c'est ça*". Les nominations devinrent accessibles au particulier et bientôt à l'universel.

Il écrivit sur une feuille mon prénom, et le sien sur une autre. Il me demanda de coller *ma* feuille sur la face extérieure de la porte du bureau, tandis qu'il collait la sienne sur la face interne. Quel bel ouvrage cet accollement et cette séparation de deux noms par un dispositif qui ouvre et ferme sur l'apparition de l'autre dans l'axe imaginaire. Je ne peux m'empêcher d'y lire : *Je travaille chez l'Autre !* ou de façon plus rimbaldienne : Je est Autre !

Huit ans plus tard, il continue à venir, mais, cette fois-ci, pour s'expliquer, en me l'adressant, quelque chose de la condition humaine, sa version : un dessin, celui d'un chien qui tue, déclare-t-il, « *en a-voyant*² » par ses yeux d'où jaillissent des traits de lumière ! Le chien, précise-t-il, porte un collier à son nom « *vote* ». Ainsi lui a-t-il mis la corde (du langage, du Symbolique) au cou. Mais sans doute s'agit-il aussi bien, pour Hector, d'attraper le langage en lui mettant la corde au cou, contrôlant ainsi sa dangerosité : "*Le mot est le meurtre de la chose*", dit J. Lacan.

Au départ, il y avait ça. Maintenant, c'est ça qui le cause et le travaille. Je l'ai reçu, peut-être... pour ça ?

(1)Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », Le bloc-notes de la psychanalyse, n° 5, Genève, 1985, p.17.

(2)Aboyer et voir, le cri et le regard.

Entre « ça » et « ça ». Philippe De Georges

« Il y a un péché originel des sciences humaines. Il est de passer peu à peu de la conjecture plausible à une sorte de déductivité irrécusable, infaillible en toute circonstance. Passage opéré par le vocable de structure, ou de dialectique, ou encore de complexe dans la sophistique des disciples de Freud ». Telle était la réponse de Roger Caillois à Claude Lévi-Strauss, lors de sa réception à l'académie française.

Jacques-Alain Miller soulignait lors du Parlement de Lyon la fin du compromis historique que représentait le structuralisme. Se pose alors à nouveaux frais la question du statut épistémique de la psychanalyse, c'est-à-dire de son rapport au savoir, à la vérité et au réel.

Se demander « comment on devient psychanalyste aujourd'hui », témoigner de son propre cas ou dissenter sur ceux de nos analysants, soutenir le « je viens pour ça », c'es prendre l'expérience analytique sous l'angle du *un par un* et de la singularité. C'est à quoi nous invite Lacan en assignant au désir de l'analyste la visée de la différence absolue.

Mais celle-ci est-elle du ressort d'un irréductible incomparable, de l'incommensurable absolue ? Où

s'agit-il de prendre en compte ce qui est tout à fait singulier, à l'intérieur du cadre des structures ?

La fin de la période structuraliste (dont Lacan avait prédit qu'elle durerait ce que dure une saison littéraire) nous oblige tôt ou tard à nous demander si nous revenons à ce que Lacan avait appelé les sciences conjecturales, si nous embrassons un modèle existentialiste (à base de *phénomènes*, d'*événements* et de *contingence*), si nous revendiquons comme seule théorie ce qu'on appelle un *savoir empirique*, si nous adoptons un point de vue *nominaliste*, ou si nous revendiquons même tacitement un statut d'OENI (objet épistémique non identifié).

Les autres se chargent de nous épingler, Popper attribuant à l'analyse - comme au darwinisme, ce qu'on oublie trop souvent - le qualificatif de « programme métaphysique » et les scientifiques ayant beau jeu de dénoncer notre renoncement au cadre de la science et notre retour au magico-religieux.

Avons-nous quelque chose à en dire ? Telles me semblent être les questions qui cheminent en filigrane de toutes nos rencontres.

Se découvrir Sujet.

David Oger

Il vient sur l'incitation insistante de sa compagne, celle-ci n'est en effet pas toujours facile à vivre. Mais, il y a cependant autre chose : il a été surpris, à l'occasion de la rentrée d'après les vacances estivales, de s'emporter avec les collègues. Il a été injurieux, ce en quoi il ne se reconnaît pas. Il est plutôt caméléon, ayant souvent un mot gentil pour tout le monde, bien qu'il pense souvent le contraire, manie l'humour avec un peu d'ironie, n'est pas un mouton, mais sait faire semblant. « Collabos ! », voilà l'insulte qui a fusé et qui lui vaut une entrevue avec son supérieur.

Pendant quatre mois, il vient de manière hebdomadaire, parle un peu de lui, avec mesure : la démarche n'est pas encore tout-à-fait la sienne. Une plainte se déploie pourtant : sa vie amoureuse, en panne, sa potentielle paternité sur laquelle il tire un trait, du fait désormais avéré de l'impossibilité de conception de sa compagne. Son travail ne lui plaît pas vraiment, enfin, il l'apprécie tout de même, mais le contexte dans lequel il oeuvre quotidiennement est morose et peu stimulant intellectuellement, lui qui est diplômé d'études approfondies. Il évoque aussi ses parents, sa famille : son père souffrant, à qui il reconnaît une force de caractère pour avoir passé sa vie auprès de son épouse, sa mère à lui, une femme « très attachée à sa cuisine et à sa T.V », sa sœur, titulaire d'un diplôme de haut niveau, mais qui ne travaille pas, du fait de grandes angoisses. Tout ça ne l'anéantit cependant pas vraiment, il reste à distance et choisit de ne pas poursuivre... « pour le moment ».

Six mois plus tard, il revient. Cette fois, c'est sa décision. Une fâcherie avec sa compagne a eu raison de sa réserve antérieure. Il s'est énervé, il lui a dit une insulte, une goujaterie d'homme. Ça l'interpelle, c'est la deuxième fois qu'une insulte fuse. Que se passe-t-il donc ? Il se questionne : sa trajectoire professionnelle, pas vraiment choisie, encore que... « oh, si mon père voulait être enseignant, il n'a pas pu, il n'avait pas l'argent ». Première entrevue d'une détermination inconsciente, suivie très rapidement d'une affirmation très déterminée, un bougé manifeste dans sa position subjective : « jusqu'ici, je n'ai pas fait selon mon désir, je me suis laissé porter, je ne veux plus de ça ! ».

Savoir pourquoi, comment, avec qui, où, pour quelles raisons, on fait ceci, cela, autre chose, en somme le « pour » qui s'origine de son coeur palpitant vers un coeur qui le plus souvent ne palpite que bien peu ou seulement bien lourdement : c'est très d'actualité. On retrouve par exemple cette forme-là dans les entretiens d'embauche, aujourd'hui. Il existe même des stages pour apprendre à se présenter et faire face au cortège de questions très pointues auxquelles il est nécessaire de répondre. Une certaine fabrique pour une certaine forme, qui permet de déclarer sa haute flamme passionnée mais toute en mesure et sobriété pour un travail de réceptionniste d'une compagnie de taxi ou celui de conseiller financier d'une grande banque, c'est selon, mais c'est souvent pareil : un exercice éprouvant. Les concours de la fonction publique ne dérogent pas au mouvement, on pourrait même dire qu'ils l'ont anticipé depuis longtemps. Bref, parler comme celui à qui on quémande du plus, du mieux, veut que l'on parle couleur parfaite. C'est une forme de surmoi.

Enfin, un second instant de voir. Un regain d'intérêt personnel pour sa constellation familiale surgit après une invitation faite à ses parents, et à une discussion d'avec sa mère : « elle m'a rappelé que mon grand-père maternel, son père, est mort quand elle était petite. Il s'est suicidé en 1941, en pleine guerre, à l'époque des *collabos* !!!... Freud rappelle que le lion ne bondit jamais deux fois : « collabos ? » lui-dis-je. Il est comme saisi, interloqué. « Ah ! c'est ce que j'avais dit à mes collègues, je... alors, c'est ça, c'est pour ça que je suis venu !!! ».

Le voici désormais sujet, de son inconscient. Un signifiant refoulé a fait retour et c'est sa division qui lui est apparue, ne le laissant plus en proie au paisible inconfort dont il se sustentait jusqu'alors. Il veut désormais savoir le pourquoi de sa destinée et de ses symptômes, qui lui semblent soudain venir d'une autre scène que celle de son cogito. Il n'est qu'au début de l'aventure, mais il sait maintenant que c'est pour ça qu'il est venu.

Temps et parties

Luc Garcia

Un morceau du titre de ces Journées de l'ECF, le « je viens pour ça... » des 40e, ne manque pas de surprendre, en raison qu'il se trouve en concordance avec ce que l'on pourrait appeler une tendance actuelle, dont bien malin serait celui qui pourrait distinguer qui en est le pourvoyeur et qui y collabore. Car, on s'étonnera au passage du peu de révolte que suscitent des pratiques sociales ravageantes. Ce constat d'ailleurs ne pèse pas pour rien dans l'importance de prendre ce morceau de titre au sérieux, en tant qu'il remue, qu'il titille, une pointe d'un truc qui serait l'injonction de « c'que l'on veut » auquel viendrait faire écho un « pour ». Ce morceau de titre est un virus en puissance.

Car, le « pour » de l'analyse se distingue. Il est dans un rapport au temps qui se tient de l'éthique des conséquences. Le « pour » du recruteur est celui de l'*a priori*. Ces Journées sont l'occasion, encore, de mettre au travail ce qui, partant du collectif, s'écrit, par l'analyse, autrement. Respiration.

ORGANISATION DES JOURNÉES DE PARIS DES 9 ET 10 OCTOBRE 2010

Le document de présentation des Journées a été distribué sur les listes électroniques. Il est parvenu en format papier, ainsi que deux affiches A4 aux abonnés à La Lettre mensuelle.

Des bulletins et affiches supplémentaires peuvent vous être adressés en le demandant au secrétariat de l'ECF. Des affiches en format A3 peuvent vous être adressées sur demande.

La commission d'organisation, sous la responsabilité d'Anne Ganivet-Poumellec et de Jean-Pierre Deffieux, est composée de Philippe Bénichou, Jean-Philippe Parchniniak, Catherine Lacaze-Paule, Marga Aure, Adela Bande-Alcantud, Michèle Simon. Elle a réuni de nombreuses personnes qui seront à votre disposition pour nous orienter et nous aider dans nos démarches pendant ces deux jours.

ORGANISATION SCIENTIFIQUE DES JOURNÉES DE PARIS

La commission scientifique des Journées, sous la responsabilité de Jean-Daniel Matet et de Pierre Naveau est composée de Philippe De Georges, Carole Dewambrechie-La Sagna, Philippe La Sagna, Christiane Alberti, Patricia Bosquin-Caroz, Eric Zuliani.

Les mentors : Christiane Alberti, Patricia Bosquin, Guy Briole, Hervé Castanet, Sonia Chiriaco, Serge Cottet, Philippe De Georges, Jean-Pierre Deffieux, Carole Dewambrechie-La Sagna, Jean-Louis Gault, Nathalie Georges, Pierre-Gilles Guéguen, Gorges Haberberg, Philippe Hellebois, Laure Naveau, Philippe La Sagna, Catherine Lazarus-Matet, Pierre Naveau, Sophie Marret-Maleval, Rose-Paule Vinciguerra, Eric Zuliani

Les Journées se déroulent sur deux jours. Le samedi en salles multiples à partir de 9h30 avec un accueil à partir de 8 heures.

Il y aura une pause à 11h30 et une autre à 16h30. Seulement 1h30 pour le repas de samedi midi, mais une restauration sera accessible sur place aux différents bars qui serviront des repas rapides à ceux qui le souhaitent. Les inscrits récupéreront rapidement leur badge et leurs attestations et ceux qui viendraient sans inscription pourront le faire sur place grâce à un dispositif étoffé pour réduire les temps d'attente.

Le dimanche, début des travaux à 9h30 et se termineront à 18 heures dans le grand auditorium du Palais des Congrès de la Porte Maillot à Paris. Une interruption de deux heures est prévue pour le repas de midi.

Nous n'oublierons la convivialité et nous mettons tout en œuvre pour qu'elle soit à la hauteur de ces Journées. Il est donc urgent de s'inscrire.

BULLETIN D'INSCRIPTION


www.causefreudienne.net

40° JOURNÉES DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE

Guérir avec la psychanalyse...

JE VIENS POUR ÇA

*Ce qu'on demande à un psychanalyste
n'est pas toujours ce qu'on désire*



Pour s'inscrire :
www.causefreudienne.net
1, RUE HUYSMANS, 75006 PARIS
TÉL. +33 (0) 1 45 49 02 86

BULLETIN D'INSCRIPTION

nom prénom

adresse

code postal ville pays

tél. e-mail

INSCRIPTION PERSONNELLE

inscription personnelle : 110 €

étudiant (moins de 26 ans avec justificatif) : 50 €

CHÈQUE BANCAIRE À L'ORDRE DE L'ECF À TRANSMETTRE À @ ECF Journées 1, rue Huysmans 75006 Paris

RÈGLEMENT PAR CARTE BANCAIRE (autorisation de prélèvement) Visa Mastercard Eurocard –

N° de carte date d'expiration / nom du titulaire

RÈGLEMENT SÉCURISÉ EN LIGNE @ www.causefreudienne.net

INSCRIPTION AU TITRE D'UNE FORMATION

inscription au titre de la FORMATION MÉDICALE CONTINUE : 120 €

inscription au titre de la FORMATION PERMANENTE : 210 €

CHÈQUE BANCAIRE À L'ORDRE DE UFORCA ET DOSSIER À TRANSMETTRE AVANT LE 21 SEPTEMBRE À

@ UFORCA Secrétariat général 15, place Charles Gruet 33000 Bordeaux

Fax : +33 (0) 5 56 51 16 25 / e-mail : uforca@wanadoo.fr

nom de l'institution

adresse

tél. fax e-mail

nom du responsable de LA FORMATION PERMANENTE

9 et 10 octobre 2010 à Paris

Jean-John - détail - Ego et Moi - Cause - 1955 - © Adage / mai 2010

AGENDA

- Salon de la Revue à Paris du 15 au 17 octobre 2010 : La Cause freudienne aura 20 ans.
- Rencontre brésilienne du Champ freudien : 19, 20 et 21 novembre 2010
- PIPOL V, à Bruxelles, 2 et 3 juillet 2011

AGENDA AMP

- Journées ECF au Palais des Congrès de Paris, les 9 et 10 octobre 2010
- Jornadas de la NEL : 5, 6 et 7 novembre 2010
- ELP Journées à Madrid les 20 et 21 novembre 2010
- EOL Journées les 4 et 5 décembre 2010
- NLS Journées à Londres les 2 et 3 avril 2011

3 octobre 2010 - n°16

Le Point du Jour - École de la Cause freudienne

9